

Foglia en noir

Josette Giguère

Number 15, October–November 1984

Les littératures « fast food »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giguère, J. (1984). Foglia en noir. *Nuit blanche*, (15), 49–52.

Foglia en noir

Depuis le temps que je le lis, je pouvais enfin le rencontrer. Je tenais mon prétexte! Une entrevue qui s'inscrivait parfaitement dans le cadre de ce dossier sur la littérature populaire. Je téléphone à La Presse; laisse un message. Il me rappelle. «Une entrevue pour qui? Nuit blanche? Ben oui! Pourquoi pas?» C'est comme ça que je me suis retrouvée à prendre un café, sur une terrasse de la rue Saint-Denis, avec Pierre Foglia. Dans les bruits de la ville et les conversations animées d'une fin d'après-midi d'été.

Nuit blanche — Pierre Foglia, considérez-vous que vous faites de la littérature populaire?

Pierre Foglia — J'sais pas. J'avoue que j'y ai jamais pensé. J'ai jamais pensé au mot littérature. Ce que je fais est trop journalistique pour être littéraire. Dans la mesure où le journal est populaire, effectivement, on peut dire ça. J'aimerais mieux le mot «écriture», «écriture populaire» plutôt que «littérature».

N.B. — Auriez-vous un certain préjugé contre le mot «littérature»?

P.F. — Pas du tout. Mais il me semble que la littérature, c'est un autre métier, un autre travail de mots. Beaucoup moins payé que le mien. Non, s'il y avait un préjugé, je le mettrais plutôt de mon côté. Parce que c'est quand même garroché, mon type d'écriture.

N.B. — Vous avez pourtant déjà avoué que les textes les plus «naturels» étaient les plus écrits.

P.F. — Oui, oui. C'est vrai, mais c'est relatif. Par rapport aux gens qui font de la littérature, le temps que je mets à écrire mes choses est relativement court. Il y a des écrivains qui vont travailler toute une journée pour garder trente lignes. Et des fois, ils vont raturer ces trente lignes-là, le lendemain, pour n'en garder que vingt mots. Je ne travaille pas comme ça.

N.B. — Justement, comment travaillez-vous?

P.F. — C'est un pattern assez simple. Je m'appuie sur des faits quotidiens. Des petites choses de la vie que moi, je considère comme de l'information. J'exploite ces faits-là. Je bâtis autour, je les habille, je leur donne un décor. C'est très réaliste la plupart du temps parce que, comme journaliste, je n'ai pas droit à la fiction.

N.B. — Le public, qui ne se pose d'ordinaire pas de questions sur l'information reçue, vous demande si c'est vrai que vous êtes allé en Chine, que vous avez

une chatte ou un nouveau frigo. Pourquoi?

P.F. — Parce que ce genre d'écriture-là, dans un journal, les gens n'y sont pas habitués. Ils sont habitués au factuel. Moi, je m'en éloigne. L'ironie de la chose, c'est que ça n'a aucune raison de ne pas

Pierre Foglia



Normand Rompré



Jean Vautrin

Bruno de Montes



Bloody Mary, textes Jean Vautrin, images Jean Teulé

être vrai, ce que je raconte. C'est le monde à l'envers. Ça trahit comment les gens reçoivent l'information. Il faut que ce soit un spectacle. À partir du moment où tu leur parles de leur vie à eux, ils se demandent: «Moi, je suis de l'information?» — «Tu penses que j'ai quelque chose à dire?» Ils sont tellement exclus de ce discours, de cette écriture journalistique. Quand ils se voient dedans... ils n'y croient pas.

N.B. — Vous qui travaillez sur le fait quotidien, vous devez aimer lire du roman policier, le roman du fait divers?

P.F. — Pas du tout. Je ne suis pas un amateur de roman policier. Je lis pas la mère Machin, l'Anglaise. Faut pas confondre avec le roman noir.

N.B. — Quelle différence faites-vous entre roman policier et roman noir?

P.F. — Le roman policier, c'est une écriture de laboratoire, où tu trouves un suspense créé pour emmerder un lecteur qui se pose, pendant deux cents pages, toujours la même question: qui a fait quoi? Dans un roman noir, dès les vingt premières pages, tu sais qui a fait quoi, tu sais qui va se faire pogner, tu sais tout. Ce qui va arriver ne dépend pas de l'auteur. Il ne triche pas. Il triche pendant vingt pages pour t'expliquer l'intrigue et après, forcément, ça va suivre un certain cours. Le roman noir, c'est pas tellement l'action. C'est surtout le climat, l'atmosphère. Il ne se passe rien, dans le roman noir, rien que l'inévitable. C'est le roman de l'inévitable.

N.B. — L'inévitable? Serait-ce un peu moralisateur?

P.F. — Y a pas de morale là-dedans. Ça met toujours en scène des êtres assez exceptionnels. Des marginaux, des dégénérés, des psychopathes. Des personnages qui sont d'un extraordinaire inhabituel. Des êtres ordinaires qui, tout à coup, perdent les pédales, d'une façon très logique. C'est très réaliste comme roman. Par exemple, il y a un auteur américain, un Noir de Harlem, Chester Himes, qui a écrit un paquet de romans noirs où les mêmes personnages reviennent toujours. C'est deux flics, deux Nègres. Il y a juste des Nègres dans ses romans, et il fait vivre Harlem. Je connais Harlem par lui.

N.B. — Croyez-vous qu'il y a un potentiel d'écrivains de série noire au Québec?

P.F. — Pourquoi pas? Regarde les Français. Y a un gars, Vautrin, qui a écrit un livre qui s'appelle *Bloody Mary*. Et *Canicule* aussi. Avant, les Français, ils avaient essayé d'en faire, du roman noir. Ça valait pas de la marde parce que c'était copié sur les trucs américains. Depuis que les Français font du roman noir français, ç'a de la gueule!

N.B. — Jacques Lanctôt, chez VLB, veut lancer une collection de romans noirs à l'automne?

P.F. — J'ai pas le goût de parler de ça. Pantoute!

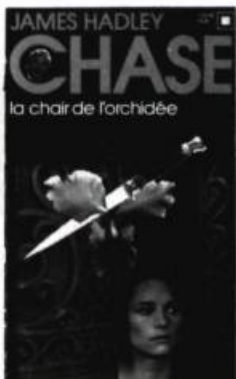
N.B. — Mais vous lisez toujours bien les manuscrits?

P.F. — Je n'en reçois pas. J'en ai reçu quatre.

N.B. — Et il y en aurait deux de bons?

P.F. — Qui t'a dit ça? Les deux qui sont bons, je les ai pas lus. C'est Jacques qui les a lus... Tiens, salut! T'as l'air en forme!

Une copine de Foglia, qui se trouvait à une table voisine, s'appête à partir. Gentillesse d'usage. Blagues hermétiques. Foglia revient à notre entrevue.



P.F. — À cette table-là, il y avait un des plus grands écrivains du Québec: Madeleine Gagnon. Moi, je suis gêné de répondre à une entrevue, alors qu'il n'y a personne qui interviewe Madeleine Gagnon. Elle, elle *fait* de la littérature. Qu'est-ce que je fous là, à répondre à une entrevue? Remarque, je trouve ça agréable. Mais, justice pour justice, ça s'adonne que c'est la table d'à côté. C'est une dame qui pourrait t'en parler de littérature. Peut-être pas tellement populaire, effectivement...

N.B. — *Au cours de vos lectures, auriez-vous découvert des chefs-d'oeuvre du roman noir?*

P.F. — Y en a pas beaucoup de bons romans noirs. C'est rare, aussi rare que les bons romans ordinaires. Y a bien un truc qui a du succès, depuis longtemps, auprès des amateurs: *Le facteur sonne toujours deux fois* de James Cain. Mais le maître du roman noir, c'est un gars qui s'appelle James Hadley Chase. Il en a écrit beaucoup, pas toujours très bons. Mais *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* et *Le retour de Miss Blandish* sont deux grands classiques. Tu vois ce que c'est un roman noir à travers ces deux livres. C'a été écrit dans les années 40. Ça marque le départ du roman noir, après Dashiell Hammett.

N.B. — *Dashiell Hammett, qui a eu une influence considérable sur le genre...*

P.F. — J'aime pas beaucoup Dashiell Hammett. J'aime bien le bonhomme, mais pas ce qu'il écrit. Je trouve ça un peu bande dessinée. J'suis pas un freak de D. Hammett.

N.B. — *Vous êtes le freak de personne?*

P.F. — Ah mais oui! Comme auteur? Au moins trois ou quatre. Céline. Bukowski, Charles. Tiens, tu me dirais c'est quoi que t'as lu de mieux l'année dernière, je te dirais, si j'y pense deux minutes, certain que c'est des romans noirs. Même si c'est pas classé comme tel. Moi, je classe Céline dans le roman noir. Parce qu'il rompt avec l'écriture de son époque et qu'il caricature du monde en faisant pas de cadeau. Le roman noir, c'est un monde d'hommes. Faut dire ça. C'est un monde de violence.

N.B. — *Pensez-vous que le roman noir, en évoluant, pourrait finir par désamorcer toute cette violence? Par l'humour, peut-être?*

P.F. — Je ne crois pas. L'humour n'est pas tellement présent dans le roman noir.

N.B. — *Même pas l'humour noir?*

P.F. — Dans Chester Himes, y a beaucoup d'humour. De l'humour nègre. C'est le choix de chaque auteur. Dans le roman noir, d'habitude, y a pas d'humour. C'est pas des romans pour rire. C'est des romans où tu freakes, qui mettent en scène la violence. Je suis très curieux, très voyeur quand il s'agit de violence. Faudrait peut-être que je m'in-

trospécte pour savoir pourquoi. Je suis sûr qu'il y a un paquet de gens qui se feraient un plaisir de m'expliquer. Je m'empresserais de ne pas les lire, d'ailleurs. Je ne fais pas mal à personne. Dans ma vie personnelle, je suis très peu violent. Je suis pas tellement capable de violence. Je l'observe, j'en parle, je l'étudie. J'en ai pas de discours moral sur la violence. J'en ai pas non plus de discours pour l'encourager. Je suis vraiment très neutre... et passonné.

N.B. — *Pour comprendre pourquoi telle personne a posé tel geste violent?*

P.F. — Quand le geste est violent, je comprends tout de suite. Surtout quand c'est un enfant qui le pose. La violence, c'est ce qui ne peut pas se dire. Ce qui ne peut pas se faire autrement. C'est un langage, finalement. Quand tu n'y as pas droit au langage, aux mots, au discours. Et là, je ne parle pas du discours officiel. Je parle des gens qui ne peuvent pas parler de leurs émotions. Qui ne peuvent pas les traduire. Ils frappent. Sur quoi, sur qui? La plupart du temps c'est super-noir. Ils frappent sur leur femme, sur leurs enfants. Ou ils frappent sur leur femme, et leur femme frappe sur les enfants. Ou ils se frappent la tête contre les murs.

N.B. — *Ça m'étonne que vous, Pierre Foglia, dont le métier est de parler, déclariez comprendre les gens qui frappent parce qu'ils ne savent pas parler.*

P.F. — J'ai de la misère à parler, moi. Mais oui, certain que j'ai de la misère à parler. La preuve, c'est souvent violent ce que j'écris. C'est rare que je fais minouche, minouche. Parce que je n'ai pas le temps, je ne sais pas comment dire, comment faire. Alors, je dis «fuck»!

N.B. — *Dans un roman noir, comme lecteur, cherchez-vous un peu de votre propre violence?*

P.F. — Peut-être. Un peu comme j'aime la boxe. Pourquoi? Je ne sais pas. Je ne suis pas tellement le genre de gars qui se demande pourquoi. Je vais le demander aux autres, mais moi, je ne me le demande pas vraiment. C'est une forme de santé imbécile qui me permet de jouir de l'été, de la vie.

N.B. — *Mais quand on en a peur, de la violence?*

P.F. — Beaucoup de gens ont peur de la violence. J'en vis une situation violente en ce moment. Au sens le plus primaire du mot, au sens le plus caricatural. Y a deux gros tueurs, évadés des États-Unis, qui auraient été vus dans les parages du village où j'habite. Je peux me tromper, mais de toute évidence, ils ne sont pas là. Ils sont passés par là, mais ils ne sont plus là. C'est effrayant! Faut aller sur place pour comprendre c'est quoi, la peur de la violence. Pour comprendre aussi combien il y a de gens qui ne pourront jamais «dealer» avec la violence. Ça leur fait faire des choses qui n'ont aucune espèce d'allure. Et au bout de la ligne, ça les ramène à la violence. Le premier réflexe, c'est: «La violence!»



Brrr! On se sauve!» Ils se poussent, et ils reviennent, parce qu'ils ne peuvent aller nulle part, mais ils reviennent armés. Ils font le circuit. Ils se sont sauvés les mains nues et ils reviennent avec un fusil ou une fourche. Parce qu'ils ont peur. Y en a même qui sont déménagés en ville. Le monde est en train de capoter. Sur rien, pour rien!

N.B. — Ça ferait un bon sujet de roman noir, non?

P.F. — Je pourrais écrire un roman là-dessus, mais j'aimerais bien mieux écrire la vraie histoire. Ces deux tueurs-là doivent en avoir toute une histoire pour avoir écopé de 999 années de prisons et être condamnés à mort, en plus! Déjà, c'est ridicule. Tu mettras ça dans un roman, le monde dirait: «C'est ton premier roman, hein? Niaise pas! Le gars, il a 999 années de prison, ou il est condamné à mort?» C'est de même, dans la réalité... Pendant que j'y pense, un bon roman noir! Y en a un qui est superbe. En français, ça s'appelle *Fantasia chez les Ploucs*. L'auteur, c'est Charles Williams. Ça pas de bon sens comme c'est drôle. Tu veux rire? T'es down? Achète ça! Tu vas rire en hostie. Si tu ris pas, dis-toi que tu seras la seule personne à qui je l'ai fait lire qui n'aura pas ri.

The end. ■

Propos recueillis par Josette Giguère.

Maisons où vous trouverez les auteurs cités

<i>Charles Bukowski</i>	: Éditions Sagittaire; Grasset. Livre de poche.
<i>James Cain</i>	: Clancier-Guenaud; Fayard; Gallimard. Folio
<i>Louis-Ferdinand Céline</i>	: Gallimard; Mercure de France; Folio
<i>James Hadley Chase</i>	: Gallimard; Presses Pocket; Carré noir
<i>Dashiell Hammett</i>	: Denoël; Gallimard; Presses Pocket; Carré noir
<i>Chester Himes</i>	: Clancier-Guenaud; Éditions du square; Gallimard; 10/18
<i>Jean Vautrin</i>	: Denoël; Éditions Mazarine; Gallimard; Livre de poche
<i>Charles Williams</i>	: Gallimard.

D'après les rapports des détectives attachés à la rédaction de *Nuit Blanche*, et malgré les dénégations peu convaincantes de l'auteur, Pierre Foglia lui-même serait sur le point de terminer un roman noir. Ce roman devrait être publié dans la toute nouvelle collection noire de chez VLB éditeur, dont le premier titre *L'as Asselin et l'assassin* de Claude Jasmin paraîtra à l'automne.



ice-crime



Tony Randall, un des premiers Hercule Poirot du cinéma, dans une curieuse scène du film de Frank Tashlin *Hercule Poirot contre ABC* (1964)

Hercule Poirot. — Voilà, c'est avec des titres de ce tonneau que vous avez abusé de la bienveillante patience des lecteurs!

Nestor Burma. — On râle encore, Victor?

H.P. — Je déteste votre familiarité. En outre, vous savez fort bien que je me prénomme Hercule...

N.B. — Et moi Nestor, ça vaut guère mieux. Un titre comme ça me fait ni chaud ni froid.

H.P. — «Perseverare...» Comment voulez-vous faire prendre au sérieux notre présence dans les lettres avec de tels à-peu-près...

N.B. — Et Lacan, hein? Parce que rayon à-peu-près... On l'a pourtant pris au sérieux, lui.

H.P. — ... et des pitreries titulaires comme *L'envahissant cadavre de la plaine Monceau*¹, *Le ver et le*